

Revue M , 58, janvier 1987
Interventions au débat organisé par la revue sur le thème :
«Le marxisme aujourd'hui»
Patrick Tort

Le titre que j'ai voulu donner au texte qui constitue la seconde partie du livre qu'Henri Lefebvre et moi-même venons de publier, semble m'investir d'une responsabilité particulière, et sans proportion avec celle que je suis en mesure d'endosser : non pas celle de dire comment on doit être marxiste, mais comment on peut être marxiste, aujourd'hui. Je n'assumerai donc, avec humour, que la responsabilité d'avoir du le dire en 80 pages, et je marquerai ici mon intention de m'en tenir à quelques propositions fondamentales, en n'oubliant pas que nous travaillons aujourd'hui à la fois pour le long terme et dans l'urgence, et qu'il ne saurait y avoir pour nous de long terme si nous ne savons pas construire au sein même de cette urgence les conditions de son dépassement.

Sur fond de crise et de remaniement des stratégies de la domination capitaliste, le mouvement révolutionnaire se trouve placé devant l'évidence (malheureusement déniée par un certain volontarisme dogmatique qui s'est depuis longtemps substitué, dans les appareils, à toute véritable analyse de la société) d'un triple constat:

- la dislocation de la classe ouvrière,
- la rupture de la conscience de classe,
- l'assujettissement idéologique grandissant des masses populaires aux valeurs engendrées par les classes dominantes.

Ce triple constat, dont les trois moments sont nécessairement solidaires, nous met en demeure de construire dès maintenant les conditions théoriques d'une juste intelligence des phénomènes constatés, et les réponses qui s'y adaptent dans la pratique politique.

Au cours d'un entretien récemment publié, je disais à Victor Leduc que si j'ai choisi dans ce livre de produire un nouveau concept de «peuple» destiné à se substituer, au moins temporairement, à d'anciens concepts devenus pratiquement inadéquats, c'est pour des raisons qui tiennent au simple réalisme sociologique et politique : par opposition à une «classe ouvrière» qui réfléchissait son identité dans une conscience qui lui était propre, le «peuple» est une grande entité vague, dont les formes de conscience ou d'inconscience sont modelées à l'extérieur de ce qui la définit sociologiquement : il est l'ensemble de ceux qui ne décident pas, il est «ce qui se représente dans la cervelle des classes dirigeantes comme cible des

trois principaux modes de domination : économique, politique et idéologique. Il se définit comme «le corrélat éventuel et non fixe d'un projet d'assujettissement qui existe dans l'esprit des classes dirigeantes».

Etre marxiste aujourd'hui, c'est se donner les moyens d'intervenir, après analyse, dans le renversement nécessaire de cette tendance. Tel qu'il est aujourd'hui, le «peuple» n'est plus le dépositaire de la conscience de classe, mais le milieu où s'implante, se cultive et se reproduit l'idéologie dominante par le canal niveleur et désolidarisant de la réception individuelle et non critique de l'information médiatique.

Il y a beaucoup à réfléchir là-dessus : c'est à travers l'atomisation du public destinataire, l'éparpillement des individus, la dislocation des groupes et des solidarités sociales, que les consensus collectifs s'établissent aujourd'hui. Et c'est à travers l'universalisation dans le peuple, par le truchement de chaque individu, de la condition de spectateur.

L'analyse du capitalisme et de sa modernité doivent conduire aujourd'hui les marxistes d'une part à accélérer leur prise de conscience théorique de la société contemporaine en sachant y déceler, sous les phénomènes, les tendances et les stratégies, et à privilégier dans leur action corrélative la forme trop longtemps méprisée, de la lutte idéologique.

Priorité donc, au rétablissement de la lutte idéologique. Ce mot d'ordre ne doit pas être entendu comme excluant les autres formes de lutte, mais comme ce qui doit conduire à les raviver. Il faut pour cela, en ces temps paradoxaux où la conscience de classe n'existe plus, là où on la rencontrait, que sous forme d'ilots résiduels souvent dépourvus d'intercommunication et d'unité, que les intellectuels marxistes se souviennent que le marxisme est d'abord un grand geste de la pensée théorique vers la classe ouvrière. Que l'évolution de la classe ouvrière ne doit pas entraîner le déclin du marxisme, mais l'évolution du marxisme. Que le marxisme comprend une critique de la division du travail manuel et intellectuel, critique qui les engage à refuser le divorce prononcé par le capitalisme d'abord, puis par l'appareil politique communiste lui-même, entre les activités théoriques et la lutte de terrain. L'ouvriérisme, la marginalisation des intellectuels par rapport aux masses travailleuses, le discrédit jeté sur la théorie et le refus de l'intelligence théorique partagée par tous, sont les facettes d'une même inconcevable méprise, dont le système de l'exploitation a toujours tiré profit. La naissance d'une nouvelle conscience de classe n'aura lieu que si, comme je l'expérimente chaque jour, s'organise, non comme une initiative, mais comme une coutume, une nouvelle et profonde rencontre historique entre les intellectuels marxistes et le monde du travail. Je déclare ici, solennellement, périmée la version salonnarde de l'intellectuel de gauche.